

Paul Mus, L'angle de l'Asie

Gaborieau Marc

Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, Année 1981, Volume 36, Numéro 5
p. 847 - 850

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

thèmes dominants de ce qui sera le gandhisme, alors même que la carrière indienne de Gandhi débute à peine quand Premchand commence à écrire son roman : entre l'un et l'autre, dit l'auteur, il n'y a pas « filiation idéologique », mais « communauté de rêves » (p. 41). La part de l'utopie dans le roman est représentée par la démarche rédemptrice du zamindar-ascète Mayasankar, et par le lieu symbolique où elle se prépare, l'ashram (ermitage ou, comme ici, communauté spirituelle) fondé par son oncle et maître Premsankar. L'ascèse du « renonçant », l'ermitage où il se retire, sont des thèmes courants de la littérature classique indienne. Ils jouent aussi un rôle de premier plan dans la prédication de Gandhi, lorsqu'il appelle ses compatriotes à se consacrer au service de la collectivité, à pratiquer l'autodiscipline, à vivre en petites communautés autosuffisantes, et à renouer ainsi avec l'esprit de leur plus authentique tradition. Le décryptage de l'histoire de Premsankar et de Mayasankar permet à C. Thomas de montrer, en quelques pages très pénétrantes, que cette exaltation de l'ascèse et de l'idéal communautaire illustre en réalité la crise d'identité que traverse l'intelligentsia indienne dans la situation coloniale. L'invasion des valeurs occidentales a enfermé les membres de cette élite dans une « insurmontable contradiction », « celle d'un individu mis en demeure de choisir entre un modèle traditionnel auquel il ne peut plus s'identifier depuis qu'il porte sur sa culture le regard critique et anxieux du réformiste occidentalisé, et une personnalité de rechange taillée sur le modèle occidental que le nationaliste en lui ne saurait endosser sans déclencher aussitôt l'intervention de la censure » (p. 116). Dans ce contexte, le choix du renoncement, rupture avec soi-même et avec le monde que l'hindouisme valorise comme une voie éminente du salut, et que le gandhisme récupère sous la forme du don de soi au service de tous, peut se voir comme un retour libérateur et restructurant aux sources d'une tradition assumée, mais aussi comme une conduite de fuite où rien n'est résolu. L'ambiguïté de la démarche s'approfondit encore quand il s'avère que l'ashram

gandhien est en fait une conception hybride, où l'on retrouve certes l'ermitage de la tradition, mais aussi l'image idéalisée de la communauté villageoise indienne telle que les coloniaux anglais l'ont fabriquée à l'époque romantique, et que les nationalistes ont reprise à leur compte comme un symbole de l'âge d'or précolonial. L'utopie gandhienne, si traditionaliste qu'elle soit, porte donc la trace indélébile de la culture occidentale qu'elle récuse.

Voilà des considérations qui mettent radicalement en cause la vulgate de la doctrine gandhienne. Ce livre, par ailleurs, place la barre très haut pour les futurs exégètes de Premchand. Pour ces deux raisons, il devrait faire date dans l'historiographie idéologique et culturelle de l'Inde moderne, et il faut souhaiter qu'il devienne bientôt accessible en traduction au public indien.

Jacques POUCHEPADASS

Paul MUS, *L'angle de l'Asie* (édition, introduction et bibliographie par Serge THION), Paris, Hermann, 1977, 269 p.

Serge Thion a rassemblé ici quatorze textes, inédits ou déjà publiés, de Paul Mus, les regroupant en quatre parties intitulées : I. Notes vietnamiennes ; II. Situation de l'Asie ; III. L'Asie et sa civilisation ; IV. L'angle politique. Il les a fait précéder d'une biographie et d'une introduction et les a fait suivre d'une bibliographie (la plus complète parue à ce jour) des publications de Paul Mus et d'un index. L'ensemble constitue à la fois une introduction et un complément à l'œuvre de ce grand orientaliste.

Paul Mus (1902-1969) a eu une carrière assez mouvementée divisée en trois périodes. De 1927 à 1939, il débute comme un orientaliste classique dans le cadre de l'École Française d'Extrême-Orient et, à partir de 1937, de l'École Pratique des Hautes Études, V^e Section ; il se spécialise dans l'étude de l'influence indienne et plus spécialement du

COMPTES RENDUS

bouddhisme en Asie du Sud-Est. C'est à cette époque qu'il rédige ses deux grands ouvrages d'érudition consacrés à l'interprétation du bouddhisme : *Barabudur*, achevé en 1935¹, et *La lumière sur les six voies*, publié en 1939². La seconde guerre mondiale l'arrache aux monuments et aux manuscrits pour le plonger dans l'action, comme directeur de l'enseignement en A.O.F., puis comme expert attaché aux troupes alliées qui reprennent l'Asie du Sud-Est aux Japonais ; il joue bientôt un rôle de premier plan dans les débuts du conflit indochinois, servant d'intermédiaire dans les négociations avortées entre le Vietminh et le gouvernement français. En 1947, il marque son désaccord avec la politique officielle en abandonnant ses fonctions de conseiller auprès des autorités françaises en Indochine. Jusqu'à sa mort, il partage son activité entre son enseignement au Collège de France, où il a été élu en 1946, et une analyse critique de la politique coloniale française dans des journaux, des revues et plusieurs livres³.

Le présent recueil contient de nombreux passages autobiographiques, dont certains inédits, et permet de mieux comprendre cette biographie qu'il est indispensable de connaître pour interpréter l'œuvre. En effet, chez Paul Mus, la vie et l'œuvre sont indissociables. D'entrée de jeu, il se démarque de ses maîtres orientalistes, comme Oldenberg ou Sylvain Lévi ; il admire leur érudition qu'il avait assimilée, mais il leur reproche d'être restés au plan de « l'érudition monastique de base » du bouddhisme et de « sa philosophie » (p. 206), manquant le « contact vécu » avec le bouddhisme actuel et « son usage humain ». Il n'a pas eu — il le regrette — la chance de naître en Asie du Sud-Est, mais il y a été élevé à partir de l'âge de cinq ans ; il a été initié à la société vietnamienne par sa gouvernante qui le mena tout jeune à l'autel de ses ancêtres et des génies locaux et lui fit brûler de l'encens devant l'image du Bodhisatva Avalokitesvara, grande figure tutélaire des adeptes du Grand Véhicule. Il fit ses études à Hanoï, au milieu d'amis vietnamiens ; ses recherches et ses responsabilités, à l'âge mûr, le mirent en contact, non seulement avec les lettrés, mais avec le

peuple des villages et les responsables politiques de tous bords. C'est de cette expérience vécue qu'il tire les clefs pour comprendre l'Asie du Sud-Est et ses habitants, se faisant dans tous les domaines, politiques comme scientifiques, l'interprète de leur point de vue.

De ces multiples clefs, l'une lui apparaît privilégiée : le bouddhisme auquel sont consacrés ses deux ouvrages d'érudition et plus de la moitié de ses cours au Collège de France ; ce recueil présente sous forme résumée l'essentiel de ses conclusions sur le sujet (voir en particulier pp. 122-139, « Angkor vu du Japon »). Le bouddhisme est la grande tradition commune à toute l'Asie méridionale, centrale et orientale, de l'Inde au Japon, de Sri Lanka au Vietnam ; né de la plus ancienne spéculation indienne — Paul Mus aime à souligner cet enracinement — il l'a poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes et s'en est libéré pour conquérir l'Asie. Deux thèmes ont particulièrement intéressé Paul Mus : la doctrine de la rétribution des actes qui conditionne la transmigration et justifie le déroulement des existences. « Selon la perspective bouddhique, écrit-il dans le dernier texte qu'il ait publié, si la vie nous associe décisivement, formativement, à tel ou tel, ce n'est pas sans raison ; une raison venue du plus profond des âges sans terme, au long de nos rencontres, conflits et connivences, reprises et échanges, pour le meilleur et pour le pire, avec ces autres "séries" que la cohérence de l'action et des rétributions conditionne inéluctablement, selon ce système, à recouper la nôtre, d'existence en existence » (p. 207). C'est la philosophie explicitée dans son livre : *La lumière sur les six voies*. « Ainsi, continue-t-il, se forment des communautés karmiques, véritables "troupes" dramatiques, qui peuvent perdre ou s'adjoindre des acteurs mais qui, pour l'essentiel, sont reconduites et se retrouvent, de scénario en scénario » (p. 207). La métaphore du théâtre est le deuxième thème important du bouddhisme selon Paul Mus : nos contemporains, après Moreno, parlent de psychodrame ; les bouddhistes conçoivent la vie sur cette terre comme un « cosmodrame » (pp. 175-197). L'art majeur

de l'Asie du Sud-Est est le « cérémonial », la liturgie ; ses monuments fabuleux, le stupa de Barabudur à Java ou les temples d'Angkor au Cambodge, ne sont que les structures matérielles construites pour sa mise en scène. Les travaux archéologiques de Paul Mus, et tout d'abord son *Barabudur*, visent seulement à reconstituer ce théâtre joué par tous, du plus humble paysan au roi, dans la vie de tous les jours et mis en scène de façon plus spectaculaire dans la liturgie célébrée aux dates fixées par le calendrier religieux. Cette façon de voir les bouddhistes, que Paul Mus reprend à son compte, permet à chacun de jouer honnêtement son rôle dans sa vie, dont il est le seul responsable, tout en étant conscient de sa relativité. « Le " fléchage " final de cette religion reste la libération de tout lien avec ce monde (...). Un stupa (...) est le modèle même de cette marche à la lumière, ouverte à qui est " entré dans le courant " » (p. 212). Cette interprétation du bouddhisme circonscrit l'œuvre achevée de Paul Mus.

L'ambition de son œuvre inachevée, que le présent recueil vise à reconstituer, était la compréhension globale et concrète de l'Asie du Sud-Est, « l'angle de l'Asie », d'où le titre. Cette région, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'est formée à partir de la rencontre et de la superposition de multiples civilisations. La dernière venue, avant la colonisation européenne, est celle de l'islam qui domine la Malaisie et l'Indonésie ; Paul Mus reconnaît son importance mais s'abstient d'en traiter faute de compétence (p. 180). Il s'en tient à l'état de choses qui prévalait avant l'irruption des musulmans et nous livre ici, sous forme résumée, la synthèse qu'il avait élaborée (pp. 109-121 et 219-249). La formation sociale et politique de l'Asie du Sud-Est doit se comprendre par « l'ajout » des civilisations indienne et chinoise sur un « socle », un substrat autochtone. Ce substrat est encore aujourd'hui visible dans les formes de sociabilité élémentaire (famille, village), le culte des ancêtres et des génies locaux, les formes archaïques d'agriculture. Depuis le début de notre ère, la Chine (par les routes du Nord-Est) et l'Inde (par les côtes orientales et méridionales) ont

progressivement implanté des cultures d'un autre type avec leurs grandes religions (hindouisme, bouddhisme, confucianisme et taoïsme), leurs écritures, leurs administrations centralisées, leurs techniques agricoles et artisanales supérieures ; elles ont créé des royaumes avec des « noyaux » urbanisés à partir desquels elles rayonnaient sur des « alvéoles » de campagnes adonnées à une riziculture intensive ; les confins de ces royaumes étaient des « aréoles » où le substrat demeurait intact. Mais l'influence de ces deux grandes civilisations s'est fait inégalement sentir ; la culture chinoise n'a pas progressé au-delà du Vietnam et, même là, elle s'est longtemps heurtée, dans le Sud, au royaume indianisé du Champa ; partout ailleurs (Laos, Cambodge, Thaïlande, Birmanie, Malaisie, Indonésie), c'est l'influence indienne qui a triomphé ; l'explication de ce fait, toujours selon Paul Mus, est à chercher dans une différence de nature entre les deux civilisations : la Chine, où la tradition du confucianisme domine le taoïsme et le bouddhisme, est restée attachée à la tradition d'un empire centralisé s'élargissant progressivement par voie de terre. Dans la tradition indienne, modelée par l'hindouisme et le bouddhisme, les empires sont l'exception ; la civilisation indienne s'est faite à partir de centres politiques multiples ; c'est cette formule « multicentrique » qu'elle a exportée avec succès en Asie du Sud-Est avec des royaumes hindous puis des États bouddhistes. Telle est la grande fresque historique esquissée par Paul Mus.

Elle sert de toile de fond à son interprétation de l'histoire contemporaine qui occupe plus du tiers du recueil : les deux premières parties et des remarques éparses dans les deux dernières parties. Paul Mus y traite surtout des événements de l'Indochine entre 1940 et 1964 et principalement du Vietnam ; il étend cependant ses réflexions à la Birmanie (pp. 188-197) et parfois jusqu'au Japon moderne (pp. 98-108) ; il confronte enfin les « traditions asiennes » à la pensée occidentale telle qu'elle s'est manifestée en Asie du Sud-Est à travers la colonisation (pp. 75-82) et la progression du marxisme (pp. 83-197).

Toutes ces pages de Paul Mus, déjà an-

COMPTES RENDUS

ciennes, méritent d'être méditées au moment où l'Asie du Sud-Est aborde une nouvelle phase de son histoire et revient au premier plan de l'actualité.

Marc GABORIEAU

1. *Barabudur, esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, paru d'abord dans trois livraisons du *BEFEO*, XXXII-1, XXXIII-1 et XXXIV-1, 1932-1934 ; puis publié sous forme d'un livre en deux volumes, Hanoï, 1935, 1100 p.

2. *La lumière sur les six voies. Tableau de la transmigration bouddhique d'après les sources sanscrites, pâli, tibétaines et chinoises en majeure partie inédites*, Paris, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XXXV, 1939, 331 p.

3. *Viêt-nam, sociologie d'une guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, 380 p. *Le destin de l'Union française - de l'Indochine à l'Afrique*, Paris, Éditions du Seuil, 1954, 359 p.

Liu DUNZHEN, *La Maison chinoise*, Paris, Berger-Levrault, coll. « Architectures », 1980, 234 p.

Cette traduction de l'ouvrage de Liu Dunzhen (récemment décédé), architecte et professeur à l'Université de Nankin, a le mérite inestimable de nous offrir, pour la première fois en français, une étude historique et structurale de l'habitation chinoise due à un spécialiste de ce pays. Jusqu'en 1945, en effet, le non-sinologue ne disposait guère que de textes traitant surtout de l'architecture d'apparat, religieuse ou funéraire, si l'on excepte les travaux de Callery (1857, en anglais) et de R. Kelling (1935, en allemand). Depuis la fin de la guerre, il est vrai, les ouvrages de J. Needham, de M. Pirazzoli-t'Serstevens ou de W. Blaser, quelques articles parus dans des revues de géographie et le *Journal asiatique* (tous cités en bibliographie) sont venus enrichir notre connaissance du sujet ; celle-ci toutefois demeurerait fragmentaire (pour les non-sinologues), et en deçà de ce qu'ont pu apporter les

travaux traitant d'autres types d'habitations asiatiques.

Depuis 1949, une nouvelle conception de l'architecture, considérée comme « l'expression du génie et du labeur du peuple », et les spectaculaires découvertes archéologiques que l'on sait, ont développé en Chine un actif courant de recherches qu'expriment notamment les autres publications (non traduites) de L. Dunzhen. La double formation de l'auteur, archéologue et architecte, se reflète dans le plan qu'il a choisi : après une première partie qui analyse l'évolution de l'habitation chinoise du néolithique au XVI^e siècle, vient une description des différents types de maisons édifiés depuis le XVI^e siècle jusqu'à la fin des Qing.

Les quarante premières pages nous montrent la genèse de la maison chinoise « classique », dont les types seront analysés dans la seconde partie. Nous la voyons sortir de terre, des « trous », creusés dans le loess, aux « fosses » déjà moins profondes, émergeant ensuite à la surface grâce à la naissance du mur, puis, dès la fin des Shang (XIV^e-XI^e siècle av. J.-C.), édifiée comme jusqu'à présent sur une terrasse en terre, avec une ossature de bois non triangulée supportant le toit, et des murs non porteurs. Plans anciens, reproductions de sites de fouilles, de peintures, de maquettes funéraires illustrent cet exposé.

L'essentiel du propos de l'auteur réside toutefois dans la longue description (pp. 75-193) qu'il nous donne des types classiques de la maison han (et des habitations de quelques minorités dont les Hakka du Fujian). Sa classification, purement morphologique, s'ordonne selon les notions de plan (circulaire, rectangulaire, en équerre, à trois ailes, à quatre ailes, en anneau) et de dimension (à une travée, deux travées... ; rez-de-chaussée, un étage...). Elle paraît reposer sur l'idée que toute maison chinoise tend vers la reproduction d'un modèle idéal à quatre ailes entourant une cour, et met ainsi en valeur l'unité profonde de cette habitation plutôt que sa diversité.

Cette classification, et l'idée qui la soutient, plairont aux architectes tout en décevant peut-être les chercheurs pour lesquels la maison exprime surtout la diversité des